

À LA RECHERCHE DU SON PERDU

David Joignaux ne se contente pas de collectionner des percussions traditionnelles ou anciennes du monde entier, ainsi que divers autres instruments.

Ce musicien professionnel les utilise en concert pour ressusciter les sons du passé et marquer sa fidélité aux grands compositeurs.

REPORTAGE : FRÉDÉRIC BRILLET

David Joignaux empoigne un grand arc tendu sur une seule corde. A sa base, près de la cale-basse séchée qui sert de caisse de résonance, il frappe à l'aide d'un caillou la corde et une succession de « tchong » soutenus envahit le salon. « C'est un berimbau que j'ai acheté à Sao Paulo, utilisé à l'origine pour accompagner la capoeira. D'un côté, vous avez un art martial déguisé en danse, car au Brésil les maîtres craignaient les esclaves capables de se battre. De l'autre, un instrument qui peut se transformer en arc. L'un et l'autre servaient d'armes aux esclaves en cas de soulèvement », explique ce percussionniste professionnel aux goûts musicaux éclectiques. Encore plus insolite, il exhibe une mâchoire d'âne provenant du Pérou qu'il râcle d'une baguette pour en faire vibrer les dents. Baptisé quijada, cet instrument macabre s'utilise lors de la fête des morts.

Le berimbau et le quijada ne constituent qu'une infime part de sa collection, qui compte quelque 500 instruments de percussion traditionnels ou anciens du monde entier. Quand bien même la plupart – castagnettes, clochettes, grelots et autres timbales... – tiennent dans un tiroir, le petit studio de répétition attenant à son pavillon de Saint-Denis a pris, au fil du temps, l'allure d'un capharnaüm où seul le maître des lieux s'y retrouve. Poursuivant son voyage en Amérique latine, David Joignaux ressort triomphant de son studio avec deux magnifiques bâtons de pluie mesurant plus d'un mètre de long.

Probablement le seul instrument que n'importe quel néophyte peut jouer correctement à la première prise en main. Je me hasarde donc à renverser lentement le bâton en fermant les yeux pour mieux écouter les graines glissées à l'intérieur s'entrechoquer et simuler le son d'une pluie tropicale aussi drue que brève. Mais, à l'étape supérieure, les choses se corsent, avertit le musicien : « Pour donner l'impression d'une averse continue, il faut se munir d'un bâton dans chaque main et coordonner leur basculement alterné pour éviter toute interruption. Ça demande une certaine dextérité. »

Passant sans transition en Asie, il présente un arbre à grelots acheté en Inde qu'il a utilisé pour jouer la partition de Lully dans *Le Bourgeois Gentilhomme* de Molière. « Là-bas, ils continuent d'en façonner avec des métaux nobles comme le bronze. Les arbres à grelots fabriqués en Europe sont désormais en fer blanc, d'où un son pauvre qui manque de puissance. » Puis, il fait admirer la finition des gongs chinois. « Ils s'accordent très bien à *Madame Butterfly* et *Turandot* de Puccini, deux opéras qui puisent dans la culture d'Extrême-Orient. »

Sa caverne d'Ali-Baba contient aussi un davul, un tambour cylindrique déniché à Istanbul, principalement utilisé dans la musique folklorique locale. Rien à voir avec le classique ? Détrompez-vous : « Quand Mozart écrit *L'Enlèvement au sérail*, qui se déroule en Turquie, il mentionne cet instrument dans sa partition. J'ai même enregistré cet opéra avec mon davul sous la direction de René Jacobs à la tête d'un des grands orchestres de Berlin. »

Des percussions anciennes dénichées sur tous les continents

– D'Afrique, le continent du rythme par excellence, David Joignaux a rapporté quelques pièces originales. Comme cette darbouka de Marrakech tendue d'une peau de poisson qui confère à ce tambour une sonorité unique. « J'étais prêt à l'acheter dans le souk au prix demandé, mais le vendeur, lui-même musicien, a exigé que je la négocie tant il se réjouissait de la vendre à un confrère », s'amuse-t-il. Sa collection africaine compte aussi une grande variété de grelots fabriqués à partir d'ongles de chèvres ou de coques de graines. Quant à son djembé du Sénégal, il se targue de l'avoir acquis sur mesure auprès d'un maître artisan qui a demandé en retour de recevoir un enregistrement fait avec cet instrument. « Je le sors beaucoup dans les cinés-concerts. Il est parfait pour accompagner les scènes d'action. »

Le musicien nous ramène ensuite en France en exhibant un tambourin provençal, qu'il utilise dans les opéras de Jean-



Petites cloches (en forme de cloche d'église). Leur son pur provient d'un savoir-faire très complexe et d'un travail du métal (airain le plus souvent) pour en obtenir une grande régularité à l'échelle moléculaire.

Philippe Rameau comme *Les Indes galantes*. Une pièce aujourd'hui en voie de disparition. « On ne trouve plus que deux ou trois facteurs capables d'en fabriquer à la main comme au temps de Rameau. Les orchestres tendent à les remplacer par des instruments fabriqués en usine qui sonnent différemment », se désole David Joignaux. Succède au tambourin provençal une paire de timbales qui lui a coûté 6 000 euros. « Elles sont rares car elles datent du XIX^e siècle et sont fabriquées avec du laiton et de la peau de chèvre, deux matériaux aujourd'hui délaissés. À l'époque, la Garde républicaine en jouait à cheval. Je m'en suis servi pour la représentation du Requiem de Mozart en octobre dernier au Théâtre des Champs-Élysées. »

Les timbales argentées ou dorées scintillantes de sa collection ne sont pas meilleur marché. La paire d'occasion qu'il est allé chercher à Cologne (Allemagne), lui a coûté 6 000 euros. « Neuves, elles en valent 20 000. » David Joignaux préfère de toute façon les anciennes qui sonnent mieux, quand bien même elles sont inadaptées aux morceaux contemporains. Certaines timbales conviennent à Ravel ou Debussy, d'autres aux opéras populaires, ce qui justifie qu'il en possède une demie douzaine. Le musicien se montre tout aussi fier des cymbales antiques acquises en Chine, parfaites pour jouer Debussy. « *Féru d'art asiatique, ce compositeur les inscrit dans la partition de Prélude à l'après-midi d'un faune.* »

On passe ensuite aux triangles. Pour le néophyte, quoi de plus monocorde que le son de ce bout de métal ? David Joignaux, qui en compte cinq dans sa collection, s'inscrit en faux. « Chacun diffère par sa taille, son alliage et donc par son timbre. Celui-ci a une sonorité féérique qui convient au ballet *Ma Mère l'Oye* de Ravel. Celui-là, qui sonne populaire, pourra s'utiliser pour rythmer une chanson à boire dans un opéra de Rossini. » Ces instruments, qui coûtent à l'unité quelque 600 euros, ont été fabriqués dans un alliage spécial par un artisan. Là encore, leur timbre et leur prix n'a, selon leur propriétaire, rien à voir avec celui d'un triangle sorti d'usine.

Un fervent défenseur de l'interprétation sur instruments d'époque

– Pour chaque percussion achetée au cours de tournées ou voyages à l'étranger, dans les brocantes, ventes aux enchères ou auprès de collègues, l'instrumentiste a une histoire à raconter et une leçon de musique à donner. À l'instar du personnage principal de la savoureuse pièce de théâtre *La Contrebasse*, cet érudit, qui joue plusieurs dizaines de types de percussions, les défend avec passion. « Elles constituent la famille d'instruments la plus vaste mais aussi la plus ancienne. On a retrouvé dans des grottes préhistoriques décorées de fresques des percuteurs qui servaient à taper les stalactites, probablement pour accompagner les chants. »

David Joignaux appartient à une espèce particulière, celle des collectionneurs croyants et pratiquants. Il ne se limite pas à vouer un culte fervent aux percussions traditionnelles ou anciennes. Il se fait également un point d'honneur d'apprendre à en jouer afin de répondre aux demandes des orchestres qui le sollicitent. Sa collection recoupe son parcours musical,



David Joignaux jouant d'un triangle. L'instrument comporte son anneau comme le veut la tradition populaire. C'est à l'époque de Berlioz qu'il sera retiré pour obtenir un son plus cristallin.



Mâchoire d'âne. Instrument macabre que l'on retrouve dans les musiques lors des fêtes des morts (Espagne, Amérique latine).



Tambours français. Au centre, copies d'un petit tambour de danse et d'un grand tambour de musique militaire. En arrière-plan, tambours en laiton (19^e siècle).

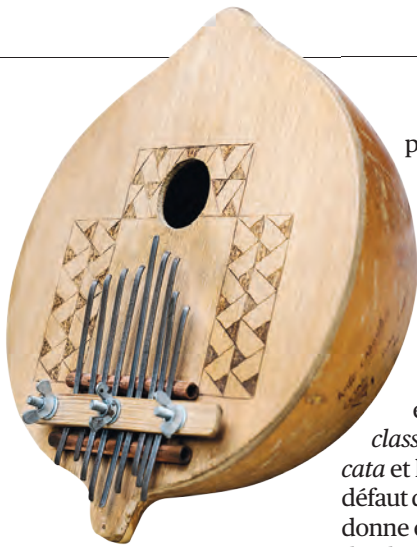
ses voyages et l'histoire de la musique. Ses instruments composent une bibliothèque sonore dans laquelle il puise au gré de son programme de concerts. « Pour chaque représentation, je cherche dans ma collection l'instrument le plus adapté et si je ne l'ai pas, je me débrouille pour l'acquérir. Je prête ou loue mes instruments à des collègues, mais je ne les revends jamais. »

Et pour cause, ce quadragénaire s'inscrit dans le courant de la musique ancienne apparu dans les années 70, qui défend l'idée que les œuvres doivent être interprétées sur des instruments identiques à ceux utilisés au moment de la création des dites œuvres. « Les instruments n'ont plus la même sonorité, car les techniques de fabrication et les matériaux ont changé. Jouer de la musique classique sur des instruments contemporains, c'est de l'hérésie. »

Et de regretter les baguettes de tambour autrefois en bois et aujourd'hui en feutre ; les membranes en plastique qui



Cymbales antiques, en provenance de Chine. Debussy les prévoit dans son *Prélude à l'après-midi d'un faune*.



Kalimba venue d'Afrique, fabriquée par un artisan brésilien vivant au Sénégal et rencontré dans les Ardennes.



Davul turc acheté à Istanbul (au premier plan à droite), utilisé dans la musique des janissaires. Sur le reste de la photo, grosses caisses (fin 18^e en bois, 19^e en laiton, début 20^e en métal, années 1950 décorée).

remplacent les peaux de chèvre ou de veau ; les timbales dont les nouveaux alliages « ne sonnent plus comme avant »... Résultat : il privilégie les orchestres qui partagent ses idéaux et demandent à leurs interprètes de s'équiper en conséquence. « Une sorte de schisme s'est créé dans la musique classique et j'ai choisi mon camp. La moitié de mes engagements concerne des ensembles comme Les Arts florissants ou l'Orchestre des Champs-Élysées où l'on n'utilise que des instruments anciens ou fabriqués à l'ancienne. »

La distinction est d'importance : de par leur nature, les percussions s'abîment rapidement. « Cela n'a rien à voir avec les violons Stradivarius, dont les plus anciens remontent au XVII^e siècle et dont le son et la valeur se bonifient avec le temps. » David Joignaux a bien conscience que ses instruments s'usent à mesure qu'il s'en sert. Les plus solides ont au mieux un siècle d'existence. Pas question pour autant de renoncer à en jouer

pour des raisons de conservation. L'essentiel à ses yeux, et surtout à ses oreilles, est de restituer les sons du passé, tels que les entendaient les compositeurs de l'époque. Une exigence qui n'a rien d'évident : surtout, l'industrialisation de la fabrication menace les savoir-faire traditionnels.

Sa passion pour les percussions remonte à sa tendre enfance, se souvient notre collectionneur. Issu d'une famille de fonctionnaires, musiciens amateurs et mélomane, où l'on écoutait de tout, « du rock au classique », il observe son père durant la messe jouer la *Toccata* et la *Fugue en ré mineur* de Bach sur l'orgue de l'église. À défaut de révélation divine, ce morceau « qui le transporte » lui donne envie de pratiquer à son tour. Inscrit au Conservatoire de Charleville-Mézières à six ans, il peine à atteindre le pédalier de l'orgue. En attendant de grandir, on le réoriente vers le cours de percussions où il se distingue rapidement.

À huit ans, il donne ses premiers concerts. À dix, il décide de devenir percussionniste après avoir assisté à une représentation des *Pléiades*, un morceau de Iannis Xenakis dédié à cette famille d'instruments. À vingt ans, maîtrisant la caisse claire, la batterie, le xylophone, les timbales, les cymbales comme la grosse caisse, il intègre le très sélectif Conservatoire national supérieur de musique de Paris, puis devient lauréat du second Concours international de timbales de Lyon. Une double distinction qui lui vaut de décrocher des engagements dans des orchestres et festivals de référence : Les Arts florissants, l'Orchestre des Champs-Élysées, l'Orchestre National de Lille, l'Orchestre de l'Opéra de Paris, celui de Radio France, du Capitole de Toulouse...

Des objets également recherchés des collectionneurs pour leur esthétique

— À peine sa carrière lancée, David Joignaux entreprend de constituer sa collection. Avec un budget d'achat qui oscille entre 2000 et 6000 euros par an, il parvient à faire face à toutes les éventualités de son calendrier d'instrumentiste. « Je me débrouille toujours pour trouver ce qui me manque pour coller à un contexte ou à une époque et j'anticipe sur mes engagements. » Il a ainsi acheté des cloches de vache chez un artisan à l'occasion d'une randonnée dans le Cantal. « Ça peut toujours servir : Mahler en intègre dans sa Symphonie n° 7 pour inviter à la rêverie ! »

Il surveille aussi les ventes aux enchères dédiées aux percussions anciennes qui attirent des musiciens professionnels, mais aussi des collectionneurs qui les recherchent pour leur esthétique. « D'où une flambée des prix, difficile à suivre », grimace-t-il. Reste que la seule catégorie d'instruments dans laquelle il a définitivement déclaré forfait est celle des poids lourds. À savoir les cloches d'église de plusieurs tonnes, trop chères à acheter, transporter et entreposer pour un simple particulier. « Seuls les grands orchestres en possèdent pour jouer de la musique symphonique. Je me console avec les petites cloches qui agrémentent la musique religieuse du Moyen Âge. » En musique comme ailleurs, mieux vaut savoir raison garder. ●